

missant dans le dénûment, l'ignorance et les fers; et si, dans cet échafaudage d'astuce et de tyrannie, nous voyons un temple, c'est le temple de ces divinités malfaisantes; où les sacrificateurs sont quelques-uns, les victimes le nombre immense. Mais quand les victimes ne sont plus agenouillées, les sacrificateurs disparaissent.

CHAPITRE IV.

Combien est funeste à la religion même tout obstacle opposé à sa perfectibilité progressive.

Lorsqu'on prétend maintenir intacte une doctrine née à une époque où les hommes méconnaissaient toutes les lois de la nature physique, on arme contre cette doctrine toutes les découvertes relatives à ces lois. Plus le monde matériel nous est dévoilé, plus la doctrine se trouve ébranlée. Avons-nous besoin de rappeler l'avantage que les incrédules ont tiré de la physique et de l'astronomie de la Bible?

De même, quand les mœurs se sont adoucies, quand la morale s'est améliorée, n'est-il pas clair que, si l'on veut perpétuer dans la religion les rites et les pratiques qui existaient

avant cette amélioration et cet adoucissement, une lutte doit s'élever, et que, malgré les triomphes plus ou moins prolongés qu'une assistance extérieure peut valoir à des cultes dont le terme est arrivé, ces cultes ne sauraient sortir de cette lutte que déconsidérés et décrédités?

C'est donc une erreur grave que de supposer la religion intéressée à demeurer immuable; elle l'est, au contraire, à ce que la faculté progressive qui est une loi de la nature de l'homme, lui soit appliquée.

Elle doit l'être aux dogmes, ainsi qu'aux rites et aux pratiques. Que sont en effet les dogmes? La rédaction des notions conçues par l'homme sur la Divinité. Quand ces notions s'épurent, les dogmes doivent changer. Que sont les rites et les pratiques? Des conventions, supposées nécessaires au commerce des êtres mortels avec les dieux qu'ils adorent. L'anthropomorphisme sert de base à cette idée. Les hommes ne connaissant pas réciproquement leurs dispositions secrètes, leurs intentions cachées, ils remédient à cette ignorance, en attachant un sens convenu à des démonstrations extérieures. Cette langue artificielle leur

serait inutile, s'ils pouvaient lire au fond des cœurs. Supposer la nécessité de ce langage pour s'adresser à l'Être infini, c'est circonscrire ses facultés, c'est le rabaisser au niveau des hommes, c'est transporter dans le séjour céleste une imitation des coutumes humaines. L'anthropomorphisme disparaissant, les rites sont condamnés à le suivre.

Si les croyances religieuses restent en arrière de la marche générale de l'esprit humain, hostiles et isolées qu'elles sont, ayant transformé leurs alliés en adversaires, elles se voient, pour ainsi dire, assiégées par les ennemis qu'elles se sont créés à plaisir. L'autorité qui peut disperser ces ennemis, ne saurait les vaincre. Ils croissent chaque jour en force et en nombre; ils se recrutent par leurs défaites mêmes, et ils renouvellent avec obstination des attaques qui ne peuvent manquer d'aboutir à une victoire d'autant plus complète, qu'elle a été plus long-temps contestée.

Désormais, si l'on veut rendre à la religion le seul hommage qui soit digne d'elle, et l'appuyer en même temps sur les seuls fondements qui soient solides et inébranlables, il faut respecter sa progression.

L'espèce humaine n'a aucun principe plus cher et plus précieux à défendre. Aussi n'en a-t-elle défendu aucun au prix de plus de sacrifices et de plus de sang. Pareille à la mététempyose des Brame, où les âmes traversent quatre-vingt mille transmigrations avant de monter jusqu'à Dieu, la religion se régénère indéfiniment : ses formes seules, sujettes à la mort, sont, en quelque sorte, comme ces momies d'Égypte, qui ne servent qu'à constater les existences du passé.

Ceci n'implique nullement qu'un peuple doive changer sa religion, toutes les fois qu'elle se modifie. Il est heureux, pour ce qui tient à la politique, qu'une nation croie avoir toujours la même constitution, même quand sa constitution s'améliore. C'est ce qui a fait long-temps la force de l'Angleterre, et cette persistance dans la dénomination n'est point un mensonge. Une constitution signifie les lois d'après lesquelles une nation se régit. Qu'une loi de détail soit changée, la constitution n'en subsiste pas moins. La religion signifie l'ensemble des rapports qui existent entre l'homme et le monde invisible. Qu'un dogme se modifie, la religion n'est pas pour cela détruite. En géné-

ral, il faut éviter de proclamer les changements, si la nécessité n'est pas urgente. C'est leur susciter des résistances. Tout se fait graduellement, et, pour ainsi dire, imperceptiblement par la nature. Les hommes doivent l'imiter. Pourvu qu'il n'y ait point de contrainte exercée sur les consciences, point d'obstacle opposé à la pratique des cultes divers, le nom est utile à conserver. Il ne nuit point au fond des choses; et il rassure les esprits susceptibles de s'effaroucher.

Qu'on ne craigne pas non plus de nuire à la divinité de la religion, ou, pour mieux dire, du sentiment intime sur lequel reposent les convictions religieuses. Plus on croit à la bonté et à la justice d'une Providence qui a créé l'homme et qui lui sert de guide, plus il est naturel d'admettre que cette Providence bienfaisante proportionne ses enseignements à l'état des intelligences destinées à les recevoir.

Cette doctrine seule concilie les idées que les hommes religieux conçoivent de cette Providence avec la nature de l'esprit humain. On ne saurait nier que l'esprit humain n'ait un penchant invincible à l'investigation et à l'exa-

men. Si son devoir le plus impérieux, si son plus grand mérite était une crédulité implicite, pourquoi le ciel l'aurait-il doué d'une faculté qu'il ne pourrait exercer sans crime? Pourquoi l'aurait-il soumis à un besoin qu'il ne pourrait satisfaire, sans se rendre coupable? Serait-ce pour exiger de lui le sacrifice absolu de cette faculté? Mais ce sacrifice le réduirait au rang de pure machine; ce serait, comme nous l'avons dit, un suicide moral: le Dieu qui l'imposerait à l'homme, ressemblerait plus à l'Amida de ces idolâtres, qui se font écraser sous les roues du char où est placée leur idole, qu'à l'intelligence pure et bienveillante offerte à nos adorations et à notre amour.

Cette crédulité implicite, cette immobilité dans les dogmes, ce caractère stationnaire dans les croyances, toutes ces choses contre nature, qu'on recommande au nom de la religion, sont ce qu'il y a de plus opposé au sentiment religieux. Qu'est-ce, en effet, que ce sentiment? Le besoin de se rapprocher des êtres dont on invoque la protection. Il est dans son essence d'essayer, pour se satisfaire, de chaque forme religieuse qu'il se crée, ou qu'on lui présente; mais il est aussi dans son es-

sence, lorsque ces formes religieuses ne le satisfont plus, de les modifier de manière à en écarter ce qui le blesse. Le borner au présent qui ne lui suffit jamais, lui interdire cet élan vers l'avenir, auquel l'insuffisance du présent l'invite, c'est le frapper de mort. Partout où il est ainsi enchaîné, partout où il y a impossibilité de modifications successives, il peut y avoir superstition, parce que la superstition est l'abnégation de l'intelligence; il peut y avoir fanatisme, parce que le fanatisme est la superstition devenue furieuse: mais il ne saurait y avoir religion, parce que la religion est le résultat des besoins de l'âme et des efforts de l'intelligence, et que des dogmes stationnaires mettent l'une et l'autre hors de la question.

Ce système n'exclut nullement ces communications surnaturelles, dont beaucoup d'esprits s'indignent, et qu'en secret tant de cœurs implorent. Que, par exemple, la notion du théisme ait apparu tout à coup comme un phénomène inexplicable, au milieu d'une tribu ignorante, quand le sentiment religieux, égaré par des formes absurdes, ne pouvait se frayer une meilleure route; que, plus tard,

un secours imprévu ait aidé l'esprit humain, qui s'étant élevé jusqu'à l'unité, n'avait néanmoins pas la force de transformer cette idée abstraite en une doctrine animée et vivante, chacun peut le croire : cela ne change rien à ce que nous affirmons : la tendance existait, et le secours additionnel ne s'est exercé que conformément à cette tendance. Que l'homme ensuite, abandonné à lui-même, ait recommencé son travail suivant sa nature, qu'il se soit débattu autour de la grande découverte, qu'il lui ait donné des formes grossières qui ont voilé sa sublimité, il n'en aura pas moins conservé le souvenir ineffaçable, et, par degrés, des formes plus pures, des conceptions plus justes lui auront permis de jouir sans mélange de l'inestimable bienfait.

Mais, quoi qu'il en soit des assistances divines, ne mêlons point des mains humaines à ces moyens impénétrables et mystérieux. Les théologiens ont dit cent fois que les abus de la religion ne venaient pas d'elle, mais des hommes. Pour remédier à ces abus, il faut que les hommes, c'est-à-dire le pouvoir, la force matérielle, ne se mêlent pas de la religion. Laissons-la à Dieu et à elle-même. Toujours pro-

portionnée; elle marchera avec les idées, s'éclairera avec la raison, s'épurera avec la morale, et à chaque époque elle sanctionnera ce qu'il y aura de meilleur.

A chaque époque aussi, réclamons la liberté religieuse, illimitée, infinie, individuelle; elle entourera la religion d'une force invincible et garantira sa perfectibilité. Elle multipliera les formes religieuses, dont chacune sera plus épurée que la précédente. Toute secte naissante aspire à l'excellence de la morale, et la secte délaissée réforme ses propres mœurs. Le protestantisme améliora pour un temps le clergé catholique; et si nous voulions, ce que nous n'aimons guère, nous adresser à l'autorité, nous lui prouverions que la liberté religieuse est dans son intérêt. Une secte unique est une rivale toujours redoutable. Deux sectes ennemies sont deux camps sous les armes. Divisez le torrent, ou, pour mieux dire, laissez-le se diviser en mille ruisseaux. Ils fertiliseront la terre que le torrent aurait dévastée.